1789.

DISCOURS

Prononcé à l'Assemblée du Tiers-Etat, dans la salle des R. P. Prêcheurs.

MESSIEURS,

SI je ne consultais que mon insuffisance, je n'oserais sans doute pas élever ma voix ; paisible observateur, je calculerais les événemens, & je me bornerais à faire intérieurement des vœux pour le salut de ma patrie ; mais le zele patriotique est de l'essence du bon citoyen, dépourvu même de talents, & c'est ce noble enthousiasme qui m'enhardit à vous communiquer ici mes faibles idées.

Ne voyez cependant pas en moi un innovateur hérissé de termes classiques, & de systêmes souvent impossibles. Ne croyez pas non plus que je veuille ici m'ériger en Caton, & vous tracer la route que vous devez suivre, pour atteindre enfin le sommet si long-temps désert de la félicité. Je sais me connaître, je sais que je parle à des citoyens éclairés, à des patriotes, à des Français ; je suis d'ail-

leurs fortement convaincu qu'ayant étouffé toutes les inimitiés privées, ennemis jurés de l'égoïſme, chacun de vous, Meſſieurs, oubliant tout intérêt perſonnel & particulier, vient ici plaider la cauſe de tous. Conſéquemment, j'écouterai avec confiance vos opinions, parce qu'elles tendront toutes à la régénération de la France. Mais vous me permettrez de faire ici un court éloge du célébre Abbé Raynal, que je viens vous propoſer pour Député de notre Ordre aux États-Généraux; nos intérêts, pourraient-ils, Meſſieurs, être confiés à de plus habiles mains, & le choix d'un auſſi grand défenſeur ne nous aſſure-t-il pas d'avance le plus heureux ſuccès? Digne pendant du ſage Miniſtre qui a compaſſé le plan de la régénération de l'État, il me ſemble déja le voir, unir le faiſceau de ſes armes aux ſiennes, & terraſſer cette poignée d'hommes dont à la rigueur nous pourrions nous paſſer, & qui cependant, ſous le prétexte frivole que la France court le riſque d'éprouver une fâcheuſe révolution, & de changer du monarchique au démocratique, ſe diſputent d'efforts pour la faire revenir à l'ariſtocratie, & ſe targuant avec audace du mot de conſtitution, dont ils ignorent, ou plutôt dont ils veulent tordre le ſens littéral, ſemblent vouloir impoſer même des loix à la Nation & au Souverain; je crois le

voir, nouveau Diogenes, éclairer tous les cœurs du flambeau de la vérité, en ſonder les plus ſecrets replis, & prévoir toutes les entraves, tous les obſtacles le plus adroitement tramés.

Oui, Meſſieurs, heureux & mille fois heureux celui qui eſt digne de ſervir d'interprete à la voix de la patrie, & ce droit eſt acquis à l'homme de lettres. Tout homme qui a de grandes vertus ou de grands talens, a droit de prétendre à nos hommages, quand bien même placé loin de nous par la nature, il n'eût jamais influé ſur notre bonheur. Le fondement de cet eſpece de culte, c'eſt la gloire que les grands hommes répandent ſur l'humanité qu'ils honorent, & le beſoin que nous avons de ces êtres ſupérieurs pour ſuppléer à notre faibleſſe; mais ſi, né parmi nous, ou fixé par choix dans notre patrie, il a ſervi l'Etat par ſes talens, l'a éclairé par ſes lumieres, s'il l'a orné par ſes vertus, alors la reconnoiſſance nous fait un devoir ſacré de ce tribut de vénération & d'amour. L'intérêt même du genre humain exige & réclame cet hommage. Un grand homme eſt un ouvrage long & pénible de la nature; cette mere féconde de tant d'êtres qu'elle crée en ſe jouant, ſemble pourtant ne produire celui-ci qu'avec une réflexion profonde & lente. Qui ſait ſi nous ne pourrions pas l'aider dans cette production ſalu-

taire ? Qui ſait ſi le reſpect & l'admiration du genre humain pour ces hommes rares qui paraiſſent quelquefois, ne pourraient pas développer le germe de la grandeur dans certaines ames où l'ingratitude les glace, où le découragement les étouffe. La gloire, dit un écrivain célebre, eſt la derniere paſſion du ſage. Honorons les grands hommes, & les grands hommes naîtront en foule.

Je crois même pouvoir avancer ici que l'homme de lettres eſt le ſeul propre a opérer la régénération de l'Etat ; peignez-vous ce citoyen généreux méditant dans ſon cabinet ſolitaire : la patrie eſt à ſes côtés, la juſtice & l'humanité ſont devant lui. Les fantômes des malheureux l'environnent, la piété l'agite, & des larmes coulent de ſes yeux. Auſſi-tôt ſes idées ſe précipitent en foule, & ſon ame ſe répand au dehors. Il peint les infortunés qui gémiſſent ; il attaque les erreurs, il entreprend de diriger les opinions. Il s'éleve contre ces préjugés honteux qui rétréciſſent la raiſon, & aſerviſſent l'eſprit humain pendant des ſiecles à des erreurs héréditaires ; il remue ces ames indolentes & froides, qui gouvernées par l'habitude n'ont jamais fait un pas qui n'ait été tracé, qui ne connaiſſent que des uſages, & jamais des principes, pour qui c'eſt une raiſon de plus de

faire le mal, lorfqu'il fe fait des fiecles. Il combat cette folle prévention contre les nouveautés utiles, cette fuperftition politique qui s'attache invinciblement à tout ce qui n'a que le mérite d'être ancien, & profcrit le bien même qui ne s'eft pas encore fait. Citoyens, leur dit-il, admettez tout ce qui eft utile; tout ce qui eft bon eft de tous les âges; tout ce qui eft vrai eft éternel.

Tel eft, Meffieurs, le pouvoir irréfiftible de l'homme de lettres citoyen, de l'homme de lettres qui a acquis l'expérience des fiecles en s'appliquant à l'hiftoire. Il porte toujours avec lui un efprit étendu & libre, qui ne voit rien par les préjugés, & cherche tout dans la nature, qui s'éleve au deffus de tout ce qui eft, pour voir tout ce qui doit être, qui, dans chaque caufe, voit les effets, dans chaque partie l'enfemble, dans le bien même les abus; feul il peut chercher comment on peut rendre les loix fimples à la fois, & profondes, leur donner du poids contre la mobilité du temps, leur imprimer fur-tout ce caractere d'unité qui fait tout partir d'un principe, dirige tout à un but; de toutes les loix ne fait qu'une loi. Seul enfin, il peut choifir dans la foule immenfe des idées tout ce qui peut s'appliquer aux befoins du gouvernement & de la patrie.

A ce double portrait pourriez-vous mécon-

naître, Meſſieurs, les calamités qui déſolent la France & le Héros que je vous propoſe ? Non ſans doute ; & je crois lire dans vos yeux votre conſentement à mes obſervations. Hâtons-nous donc de le proclamer hautement notre défenſeur, & bientôt nouvelle colombe, il nous apportera la branche d'olivier. Demandons avec force que notre cri unanime ſuffiſe pour le charger de nos intérêts, à l'inſtar de la Province du Dauphiné, ſans qu'il ſoit néceſſaire de confirmer ſon élection dans une nouvelle Aſſemblée. Doit-on jamais héſiter, lorſqu'il eſt queſtion de rendre hommage à une Divinité ? Mais qu'aucun de nous, Meſſieurs, ne ſe permette de voter en faveur d'aucun Membre de la Magiſtrature ; ceux même qui paraiſſent le plus ſoumis, nous doivent être ſuſpects : & n'eſt-ce pas ici le cas de dire : *latet anguis in herbâ.*

Parvenus à cette heureuſe élection, ſachons-nous défendre de cette fougueuſe impatience du bien, qui en eſt la plus dangereuſe ennemie. Regardons la nature, rien ne s'y fait par ſecouſſes, ni par des fermentations précipitées ; tout ſe prépare en ſilence, tout ſe mûrit par des progrès inſenſibles & lents. C'eſt la marche de la vérité. Jettée au milieu d'un Peuple, elle y travaille d'abord en ſecret ; elle mine ſourdement les opinions ;

elle ſe gliſſe à travers les préjugés ; elle s'inſinue comme les eaux qui ſe filtrent ſans être apperçues, & dépoſent lentement, à travers le limon, les germes de fécondité qu'elles portent. Un jour viendra, & le crépuſcule de ce jour heureux commence à paroître, que toutes ces eaux éparſes & ſouterraines pourront enfin ſe raſſembler & rouler avec bruit ſur la terre, & où toute la force de l'entendement humain développé, déchirera pour jamais le voile de l'erreur, & facilitera la régénération complette de la France.

O douce & ſublime eſpérance, que tu fais verſer de larmes de joie ! que tu effaces de malheurs !

Bornons-nous donc à attendre patiemment ce jour fortuné ; aimons à nous arrêter un inſtant ſur l'ame de notre auguſte Souverain ; admirons en lui la ſenſibilité dans la grandeur, l'humanité dans la toute puiſſance, l'amitié même ſur le Trône; admirons cette bonté qui repouſſe la crainte & ne laiſſe approcher que l'amour. Ces détails de bienfaiſance pour tous ſes Sujets, beſoins toujours nouveaux d'un cœur toujours ſenſible, cette humanité appliquée au Peuple dans ces criſes violentes, où les états ſe heurtent & ſe choquent, enfin un Roi ennemi de cette fauſſe gloire qui ſéduit tous les Rois, & deſireux de voir enfin l'or trop long-tems englouti par les Artiſans du

luxe, refluant par le commerce des grains vers la cabane & les ſillons du Pauvre.

Jettons encore les yeux ſur le nouveau Sully qui, quoiqu'étranger à la Nation, lui a fait cependant le généreux ſacrifice de ſon repos, de ſa liberté, de ſa fortune, peut-être même, hélas! de ſa vie. Ne perdons pas de vue qu'un grand Miniſtre eſt la victime de l'Etat, & que l'art de faire le bien n'eſt que trop ſouvent l'art de déplaire aux hommes. Mais puiſqu'il eſt digne de ſauver ſa patrie, il aura d'autres récompenſes qui peut-être méritent d'être comptées; il aura, comme Sully, le ſuffrage des vrais citoyens, l'admiration des grandes ames, le témoignage honorable de ſon propre cœur, les juſtes éloges de la poſtérité & le regard de l'Etre éternel.

Telles doivent être auſſi les récompenſes du ſage Héros que je vous propoſe. Son cœur enflammé de l'enthouſiaſme patriotique brûle de les mériter; il y va de notre intérêt. Hâtez-vous donc d'unir vos voix à la mienne, & proclamons-le notre Protecteur.